

— C'est toi qui es insupportable avec tes prétentions d'autocrate.

— Je vois que je perds mon temps ; il vaut mieux lever la séance.

— C'était mon avis. Il doit être temps, du reste...

Ils s'étaient rassés en se tournant le dos ; ils se retournèrent l'un vers l'autre et s'observèrent avec étonnement.

La petite pendule avait marché. Toujours calme, insouciant, elle avait compté les minutes de la discussion beaucoup mieux que les deux époux, et constatait une déplorable violation d'armistice.

Nos deux ennemis virent enfin l'heure et ne purent se regarder sans rire.

— Ah ! tu as perdu, dit Julien.

— Non, c'est toi, dit Blanche.

— Et toi aussi. Comment savoir qui a parlé le premier après dix heures ?

— Nous ne le saurons jamais.

— Ce n'est pas la perdue qui nous le dira.

— Bonne et discrète petite machine, que je t'aime, va ! dit la jeune femme avec effusion.

— Quel élan de tendresse !

— N'est-ce pas elle qui a terminé cette vilaine dispute ?

— Oui, vraiment, quoiqu'elle s'y soit prise un peu tard et que sa voix ait été bien faible, puisque nous ne l'avons pas entendue. J'achèterai un réveil

— Pourquoi faire ? demanda Blanche.

— Lorsque nous nous disputerons, je le monterai ; nous nous accorderons une demi-heure, une heure, s'il le faut, mais ce sera tout.

— Et nous ferons la paix, une bonne et cordiale paix, signée, comme celle-ci, d'un tendre serrement de mains.

Alors, les deux époux approuvèrent au traité un grand nombre de signatures, ce qui dura longtemps. L'aiguille, impassible, compta ces minutes de joie comme les minutes de querelle ; Julien en fit la remarque.

— Tu n'as plus rien à demander à la pendule ? demanda Blanche en se levant.

— Bonne et discrète petite machine, comme t'appelle ma Blanche, répondit Julien ; puisque tu es notre confidente, notre oracle, tu vas tout à l'heure sonner onze coups, mais tu les sonneras bien bas, bien bas ; puisque ton timbre n'a pu nous rappeler l'heure de la discorde, qu'il ne vienne pas, à l'heure de la réconciliation, troubler notre bonheur par le souvenir de l'orage passé !

— Je t'aime, chère pendule, ajouta la jeune femme ; tu es destinée à marquer tous les instants de notre vie ; combien de chagrins ou de plaisirs nous réservent tes douces petites cases !

— Laissons là l'avenir, ma Blanche ; c'est aux heures d'épreuves et de douleurs qu'il faut songer à lui. Bien que le lendemain soit proche, n'y pensons pas encore, et laissons nous bercer, imprévoyants, par la douceur de l'heure présente.

— Mais, à propos, demanda la jeune femme, tu ne m'as pas raconté ce que fit Raymond, ton ami brouillé avec sa femme, lorsqu'il vit tomber ses ciseaux et chercha un moyen de raccommodement.

— Eh bien ! il ne lui donna ni un bouquet, ni un cadeau, ni un sonnet... Il ramassa ses ciseaux et... l'embrassa... comme moi.

LÉOPOLD THOMASSON.

UN PÈRE

Pour travailler loin du bruit et des distractions, j'avais loué sur une falaise déserte de la Seine-Inférieure une modeste bicoque, exposée à tous les soleils et à tous les vents.

Aux heures de repos, je flânais, rêvais et contemplais, ou bien assis au milieu de landes mélancoliques, avec leurs teintes violettes de fongères arborescentes. J'aimais m'étendre là, y

sommeiller le soir sous les grandes étoiles, ces discrètes étoiles moins des siècles écoulés ; j'aimais aussi, du bord de la falaise, suivre les barques aux voiles blanches que ballottaient les vagues, ou qui, par les jours de calme, couraient vers l'immensité, sur l'eau huileuse et opale, laissant après elles un clair sillon. Au-dessous de moi, la falaise s'escarpait.

Peu à peu, les moindres particularités de ce site sauvage me devenaient familières, j'en remarquais les aspects changeants, j'examinais les détails curieux et grandioses de ce bouleversement, lorsque, au milieu de cette vertigineuse déclivité, j'aperçus une ligne blanche, comme une étroite sentine, qui allait se perdre en serpentant dans une anfractuosité de cette imposante muraille de l'Océan.

Je fus surpris ; je devais me tromper. Un chemin ? Quoi donc eût osé s'aventurer là ?

Le lendemain, j'explorai la falaise avec soin. Le sommet en était taillé verticalement. Heureux de trouver un but de promenade, une excuse à la paresse, je descendis jusqu'à la baie voisine, puis je longeai la plage sur les galets, m'orientant d'un mieux pour découvrir le point qui m'intéressait.

À force d'aller et de venir, de chercher les moindres traces sur la marne, je finis par découvrir un petit chemin, qui naissait derrière des roches éboulées. Je suivis ce tracé bien étroit et je commençai à monter sans réfléchir à ce que la descente aurait de dangereux sur cette craie glissante. J'étais déjà à une certaine hauteur, quand cette appréhension me saisit ; je restais tout perplexe et des plus inquiets, lorsque le son d'une voix amena une diversion aux reproches que j'adressais à ma sottise curieuse. Elle disait :

« Regardez moi bien en face ! misérable ! vous n'avez pas honte de m'avoir dépoilé ? Un de ces jours, je serai obligé d'en finir avec vous comme avec les autres. »

Je n'entendis plus rien. Où pouvait bien être celui qui avait parlé ? Très intrigué, je m'avancerais les yeux faroteurs, quand tout à coup, très près de moi, la voix reprit (j'eus un tel saut que je faillis tomber dans le vide) :

« Est-ce que vous allez être un vilain enfant, comme les autres ? Est-ce que, vous aussi, vous allez dépoiler le père Lassoigne ? »

Disimulées dans le roc, blanchies de craie, je vis des planches qui fermaient sans doute une cavité rocheuse. Je frémis, j'hésitai ; mais le désir de savoir l'emporta, je glissai par l'interstice de deux ais un œil indiscret. Dans une cabine garnie, en planches, uniquement meublée d'un coffre en bois et d'un tabouret, un homme d'une taille géante, à l'aspect puissante, m'apparut.

L'instinct de conservation m'ordonnait une prompte retraite ; mais cette retraite était si peu sûre qu'entre les deux dangers j'optai pour le plus incertain, ou pour le moins immédiat, quoique la conversation du contrebandier ou du fribard qui se cachait là, et qui me ferait payer cher mon audace sans doute, ne fût pas de nature à me tranquilliser.

À la seconde vue, je découvris pour tout compagnon d'quidam, un roquet sans race, au poil dru de griffon, qui, lèze en l'air, écoutait les admonestations, et cambrait l'échin en témoignage de crainte et de repentir.

La pauvre bête, pour se disculper, apparemment, jappait et poussait de petits cris plaintifs, tandis que l'homme continuait :

« Oui, oui, c'est ça, vous me donnerez encore un tas de bonnes raisons, mais vous savez que je suis payé pour ne plus être crédule ; vous êtes un filou, comme mes enfants, pitit filou qu'eux. Quoi ! voilà tout ce qui reste de mon diable ! vous ai donné les meilleurs morceaux et vous me prenez reste ! Vraiment le monde est trop avide, et l'on ne peut même plus se fier à son chien. »

Je suivis avec intérêt la physionomie de celui qui tenait ce langage de désabusé. La tristesse profondément empreinte sur ses traits contrastait avec la robuste charpente qui semblait défier toute atteinte. Il n'avait certes point un visage de coquin et sa façon de s'exprimer n'était pas celle d'un mari ou d'un paysan. Quelle mystérieuse existence se dissimulait donc dans cet antre ignoré !

Soudain, le chien fit un bond vers l'endroit où j'étais. Je me redressai ; mais aussitôt, les planches s'écartèrent et je vis un